

## POUVOIRS



Eugénie Lefez

# Pouvoirs

*Tome I*  
*Les Élus*

*Fantasy*

Éditions Persée

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur et toute ressemblance avec des personnes vivantes ou ayant existé serait pure coïncidence.

Consultez notre site internet



© Éditions Persée, 2016

Pour tout contact :  
Éditions Persée – 38 Parc du Golf – 13 856 Aix-en-Provence  
[www.editions-persee.fr](http://www.editions-persee.fr)

## PROLOGUE

On peut croire que la vie est simple. Il y a les bons d'un côté, les méchants de l'autre. C'est ce qu'on appelle une vision manichéenne. C'est comme ça qu'on voit le monde quand on est petit.

Malheureusement, c'est beaucoup plus compliqué que ça. Il n'y a pas les méchants et les gentils. Il y a les personnes en qui on peut avoir confiance, celles qui nous haïssent, et les autres qui sont velétaires. Il faut juste faire attention aux personnes dont on s'entoure.

Il vaut mieux être mal entouré que pas du tout. C'est certain. Car quand on est tout seul, nous ne sommes jamais mal entourés, mais les personnes qui nous regardent pensent qu'on n'est pas de bonne fréquentation. Elles ont peut-être raison.

En étant entouré, même mal, personne ne vous fait de reproches. Et même si on vous en fait, on ne vous le dira jamais en face, sauf si vous êtes seul. L'être humain est lâche et traître. Beaucoup de personnes se font harceler pour diverses raisons.

On doit se méfier de tout le monde. Des gentils, des méchants. Au final, qui sont les gentils ? Qui sont les méchants ? Chacun croit être la bonté même, avoir toujours raison, mais chacun se trompe.

La société humaine a été décriée de nombreuses fois dans de nombreux ouvrages. Ça ne sert à rien de la critiquer à nouveau, les gens s'en doutent qu'elle n'est pas parfaite.

Le monde parfait devrait ressembler à un monde de tolérance, où tout le monde parlerait la même langue, pourrait se sentir libre d'exprimer ses orientations religieuses et sexuelles.

Personne n'est pareil, personne ne se ressemble. C'est normal que les personnes pensent différemment. Il ne faut pas s'attendre à ce que tout le monde agisse comme un zombie, un robot ou une parfaite représentation humaine, sinon on se retrouve dans un idéal digne d'une dictature.

Imaginons à quoi ressemblerait la société dans le futur.

En 2050 naît une fillette russe qui ne pense pas que la vie est si compliquée que ça quand on accepte tout le monde. Mais il faut quand même se méfier.

Elle sait, en revanche, que si les Terriens se respectaient davantage, nous pourrions faire confiance à plus de monde.

Mais il y aura forcément des personnes qui ne penseront pas comme elle. Dans son monde, chaque personne est différente et possède des attributs qui la font varier d'un humain à l'autre. Mais il sera quand même dur de s'accepter.

Pourtant, Tatiana et ses camarades vont essayer et peut-être y arriver. Alors pourquoi on ne pourrait pas commencer à en faire autant ?

Les problèmes de tolérance se dressent dès la plus tendre enfance, généralement à l'école primaire, puis se précisent au collège. Ensuite, au lycée, on décide soit de se différencier des autres et se forger ses propres idées, parfois bonnes ou mauvaises, soit de suivre le troupeau parce qu'on a peur de ce que pourraient penser les autres s'ils apprenaient qu'on a un peu de personnalité.

Tatiana va vous embarquer dans son monde de tolérance. Mais qui dit tolérance, dit combat pour l'avoir.

## CHAPITRE 1

### TATIANA À 12 ANS

Je m'appelais Tatiana Boïkova, j'avais douze ans, j'étais une collégienne russe à peu près normale. Ma mère était une hystérique, paranoïaque comme la plupart des mères d'adolescents. Je n'avais jamais connu mon père : c'était un ivrogne qui avait d'ailleurs fini en prison, maman n'avait jamais voulu m'expliquer pourquoi. Mais le pire dans tout ça, c'est que j'étais liseuse : je pouvais lire dans les têtes des autres, mais j'étais incapable de communiquer avec eux par la force de mon esprit, ça s'appelle de la télépathie et de la science-fiction, j'avais tout lu sur le sujet.

— Tatiana, tu vas être en retard !

— J'arrive, maman !

J'étais réveillée depuis longtemps, car je savais que ma mère n'allait pas tarder à m'appeler pour aller à l'école. Mon don, ma malédiction, fonctionnait comme ça : j'étais en permanence dans la tête des gens. Petite, je trouvais ça plutôt cool d'être différente, mais maintenant, ça me déprimait, ça me faisait peur. Mon « pouvoir » grandissait de jour en jour et prenait de plus en plus d'ampleur dans ma vie, si j'en avais une.

Je descendis quatre à quatre les marches de l'escalier. Soudain, je sentis comme un problème : un homme était entré dans la mai-

son, je ne le connaissais pas. Je me sentis un peu plus soulagée quand je découvris que c'était maman qui l'avait fait entrer, mais mon visage se décomposa à nouveau quand je compris pourquoi il était là.

— Vous comprenez, madame, commença l'inconnu, nous faisons ça pour votre fille, pour qu'elle se sente mieux. Vous ne pouvez pas continuer à espérer tout contrôler comme ça, ce n'est pas possible, il faut faire un choix.

Il avait une voix douce et apaisante, mais ce n'est pas pour ça que j'allais lui faire confiance non plus.

— Puis-je la rencontrer ? continua-t-il.

Par contre, ça il en était hors de question, je n'allais pas me faire enrôler par le premier type venu. Mais mon instinct agit malgré moi : je fonçai droit vers la cuisine où étaient assis ma mère et l'étrange monsieur.

— Il ne faut pas l'écouter, maman ! criai-je en me jetant sur la table entre l'homme et ma mère.

— Il va m'emmener loin d'ici ! poursuivis-je.

— Ma chérie, calme-toi... me dit ma mère.

— Me calmer ? m'empourprai-je. Comment pourrais-je me calmer, il va m'emmener loin d'ici, je te dis.

Je ne sais pas pourquoi je m'étais emportée à ce point ce jour-là : qu'on m'emmène loin d'ici était peut-être même une excellente idée en fin de compte. Ce n'est pas que je n'aimais pas Saint-Pétersbourg ou la Russie, mais on ne pouvait pas vraiment dire que là-bas j'avais une vie : je n'avais pas beaucoup d'amis, voire pas du tout, les personnes me fuyaient, ou c'était plutôt moi qui les fuyais, à cause de mon don de liseuse, une vraie plaie, cela avait gâché le peu de vie qui me restait. En fait, partir était la meilleure chose qui pouvait m'arriver, alors je ne savais pas pourquoi je faisais autant de résistance.



— Je te présente monsieur Ednou, il n'est pas méchant, il veut t'aider. Il dit qu'il existe une académie où les élèves ont des pouvoirs, comme toi, et sont en sûreté.

— Je sais, mais j'ai quand même peur...

Ma mère baissa les yeux, son regard devint nostalgique.  
— Oui, bien sûr, tu sais, j'avais oublié. (Ses yeux se posèrent sur monsieur Ednou.) Vous voyez ? Elle sait toujours tout. Ce n'est pas de sa faute, mais il m'est impossible d'avoir une vie privée, je n'en peux plus.

— Je comprends, lui répondit monsieur Ednou.

Moi, en revanche, je ne comprenais rien : ma maman, ma génitrice qui m'avait nourrie, logée, blanchie, voulait à présent se débarrasser de moi. C'était insensé : elle, qui m'aimait tant, j'étais tout pour elle. Je sentis alors une boule au fond de ma gorge et les larmes me monter aux yeux.

— Tu ne m'aimes plus... gémis-je d'un ton lourd de reproches.

Sur ce, je courus monter dans ma chambre, plus que déçue des paroles de ma mère. Je m'affalai sur mon lit et mouillai l'oreiller de mes sanglots.

— Vous avez peut-être été un peu dure avec elle, continua monsieur Ednou dont les yeux bleus brillaient d'excitation de me voir rejoindre son académie ou je ne sais trop quoi.

Cet homme prenait mon parti, moi qui croyais qu'il serait toujours d'accord avec ma mère. Peut-être que je pourrais aller dans sa classe finalement pour mieux contrôler mon don, car il ne marchait jamais quand je voulais. Je ne savais pas si j'avais envie de lui offrir cette satisfaction. Après mûre réflexion, je pris mon courage à deux mains et décidai de descendre pour le rencontrer.

En me voyant arriver, Ednou afficha un air satisfait, ce qui me déplut beaucoup. C'était un petit homme d'une quarantaine d'années, au visage rond, malgré ses larges épaules, ses yeux étaient d'un bleu très clair, et ses cheveux étaient si blonds et si peu nombreux qu'on pouvait croire qu'il n'en avait pas. Il avait l'air sym-

pathique, mais il faut toujours se méfier des apparences. Son air satisfait se transforma en mécontentement.

— Tu es enfin décidée à te montrer ? remarqua-t-il avec dédain. J'ai failli perdre mon temps.

— Si vous avez eu le sentiment de perdre votre temps, alors pourquoi êtes-vous venu me chercher ? ripostai-je.

Ma mère se sentit un peu gênée, remarque, je la comprenais.

— Je suis désolée, elle manque un peu de discipline. Je suis mère célibataire, vous comprenez, en plus avec son « pouvoir », comme vous dites, ce n'était pas facile tous les jours. (Son sourire, d'ordinaire d'un blanc impeccable et d'une douceur charmante, devint tout à coup très crispé.) C'est un miracle ce que j'ai réussi à faire d'elle !

C'est incroyable ce qu'elle avait osé dire : elle ne manquait pas de culot !

— C'est ça ! ricanai-je tout à coup sans savoir pourquoi. C'est toi la plus malheureuse, toi qui as dû supporter un monstre, une bête de foire ! Je ne manque pas de discipline, ce n'est pas vrai ! Je suis juste en colère, et vous voulez savoir pourquoi je suis en colère ? Parce que je suis délaissée par ma propre mère !

— Je ne te délaisse pas... se défendit ma mère. J'ai peur, c'est tout. J'ai peur de ce qui peut t'arriver, de ce que tu peux faire, c'est difficile à gérer tout ça pour moi.

En voyant que ça commençait à chauffer entre nous, monsieur Ednou se décida à prendre la parole.

— Je sais que ça ne doit pas être facile pour toi, dit-il en se tournant vers moi. Je connais des enfants qui ont des dons aussi, mais qui ont des situations pires que toi. Certains parents envoient leurs enfants dans des familles d'accueil pour s'en débarrasser, d'autres les abandonnent. Il y a des enfants qui n'ont jamais connu leurs parents, pas parce qu'ils sont morts, mais parce qu'ils trouvaient que s'occuper d'enfants différents était une tâche trop difficile pour eux. Alors, tu n'imagines pas la chance que tu as : c'est vrai,

ta mère n'est pas parfaite et c'est difficile pour toi qu'elle te traite comme une chose qui n'a aucune importance à ses yeux, mais elle t'aime beaucoup, c'est pour ça qu'elle veut que tu me rejoignes, tu comprends ?

Il pensait vraiment que j'allais tomber dans le panneau avec toutes ses douces paroles ? Je n'étais pas dupe et ne le serais jamais ; je n'avais pas envie de le suivre, personne ne me forcerait.

— Désolée, marmonnai-je en regardant mes pieds. Je ne suis pas sûre de vouloir vous suivre. Je ne sais même pas où est votre académie, et... et j'ai très peur.

Ednou esquissa un sourire. Je détestais quand les gens faisaient ça, sourire pour insister pour qu'on fasse quelque chose, et lui c'était simple à deviner pourquoi il souriait : il ne perdait pas espoir, il voulait que j'aille dans son école coûte que coûte.

Maman me regarda, anéantie.

— Je t'en prie, Tatiana. Pourquoi ne fais-tu pas ce que veut ce monsieur ?

— Tu le ferais, toi ? Est-ce qu'au moins tu pourrais le croire ? demandai-je d'un ton très dur.

Soudain, j'eus un pincement au cœur : les pensées de ma mère m'atteignirent. Je lui avais fait beaucoup de mal, beaucoup plus que je ne pensais. J'avais été égoïste : je n'avais pensé qu'à moi, je n'avais pas imaginé que ça pouvait être dur d'élever une enfant anormale toute seule. Enfin, ça c'était ce qu'elle pensait, ce n'était pas forcément la réalité, mais si elle avait le cœur brisé à ce point, c'est quand même que je devais être très dure.

— Je suis désolée, dis-je en fermant les yeux.

Tout à coup, je posai ma main sur le cœur, puis sur mon front.

— J'ai mal... gémis-je.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? s'inquiéta maman.

— Tes émotions, elles sont trop fortes pour moi, je ne peux pas les supporter.

Je regardai, les yeux emplis de larmes, en direction d'Ednou.

— Si tu venais à l'Académie, tu apprendrais à comprendre ce don et à le contrôler, pour ne plus souffrir, insista-t-il.

— D'accord, me résignai-je. Je viendrai avec vous. On part quand au fait ?

— Sois patiente, me recommanda-t-il. Dis-moi d'abord comment fonctionne ta lisation ?

— Ma quoi ? demandai-je.

— Ta lisation. Ton don de liseuse, m'expliqua-t-il. Comment fonctionne-t-il ?

— Il suffit que je pense à une personne ou tout simplement que je la voie pour que ma « lisation », comme vous dites, s'enclenche. Je suis comme « projetée » dans sa tête et pense à ce qu'elle pense.

— Je suis certain que ta lisation peut très vite devenir puissante, même défensive.

Voyant l'incompréhension sur mon visage, il se décida à poursuivre :

— Ton don est pacifique pour l'instant, mais peut-être qu'un jour tu pourras te défendre avec.

À ces mots, ma mère sursauta et s'énerva.

— Comment ça, se défendre avec ? répéta-t-elle. Vous êtes en train de dire qu'elle peut en avoir besoin pour se battre, on voudra lui faire du mal ?

— Non, se défendit Ednou. Je n'ai pas explicitement dit ça, mais c'est par mesure de précaution, et pour que son don lui serve à quelque chose de plus concret, pour que Tatiana le développe.

— Oui, acquiesça maman. Sans vouloir t'offenser, ma chérie, je ne suis pas certaine que ton don soit vraiment utile.

Je me sentis bouillir au fond de moi.

— Alors, c'est ça ! m'exclamai-je. Tu veux te débarrasser de moi, parce que tu ne sais pas quoi faire de mon pouvoir, il est inutile d'après toi ? (Je réprimai un sanglot.) Je te déteste ! Rien que pour ça, j'ai envie de partir, de partir loin de toi !

Ma mère était plus abasourdie que blessée. Quant à Ednou, lui, il avait toujours son air paisible, ce qui était très agaçant vu la situation. Je le détestais, je les détestais tous, mais j'étais surtout paniquée : j'avais peur de partir loin de Saint-Pétersbourg, de la Russie, j'avais aussi peur de ce qui pourrait m'arriver quand je serais là-bas.

— Je suis désolée, se défendit ma mère. Il vaut mieux pour nous deux que tu partes, je te le dis encore une fois, je suis désolée...

— Que veux-tu dire « pour nous deux » ? m'étonnai-je.

Maman tâcha de m'expliquer :

— Tu te rends compte que ça fait au moins la troisième dispute que nous avons depuis que monsieur Ednou est là. Quand il sera parti on se disputera encore, et encore, ça n'aura pas de fin.

— Ça ne veut rien dire...

— Je n'avais déjà pas de vie avec ton pouvoir, répliqua ma mère. Maintenant que je t'ai dit tout ce que j'avais sur le cœur, tu n'auras plus de vie toi non plus, on n'osera plus se regarder dans les yeux.

*Je n'ose déjà plus te regarder dans les yeux*, répondis-je mentalement. *Pas après ce que tu as osé me dire*. Pour moi, maman n'existait plus, je ne l'aimais plus et ne pouvais plus rester dans la même salle qu'elle, c'était impossible, pas après toutes ses insinuations et tous ses dires.

Alors je pris une décision plus qu'importante, je tournai la tête vers Ednou.

— J'ai réfléchi, lui avouai-je. J'aimerais bien aller avec vous, finalement, je ne vois plus aucune objection à cela, alors emmenez-moi.

Ma mère parut perplexe, elle avait l'air un peu perdue, et moi je ne pouvais m'empêcher de penser « tant mieux ». Tandis qu'Ednou, toujours sûr de lui, ne semblait pas étonné du tout. Il était certain que j'allais le rejoindre, du coup je me demandai s'il n'avait pas un don, lui aussi.

— Tu es vraiment sûre de ce que tu fais ? m’interrogea Ednou.

— Tu ne rentreras plus jamais, renchérit ma mère.

Je fis mine de ne pas écouter cette dernière et me décidai à répondre à Ednou.

— Oui. Emmenez-moi, répétais-je.

Maintenant qu’il avait insisté pour que j’aille dans sa fichue académie, il n’allait quand même pas me faire douter. Ma décision était irrévocable.

— C’est d’accord, alors ? poursuivit la femme qui me servait jusqu’alors de mère.

Je ne répondis pas, maman se leva et annonça :

— Bien, je vais donc te préparer une valise. (Elle se tourna en direction de monsieur Ednou.) Veuillez m’excuser, lui dit-elle.

Elle monta alors dans ma chambre pour me préparer cette valise, me laissant seule avec le directeur de l’Académie.

— C’est pour ton bien que ta maman et moi voulons que tu ailles dans cette académie, répéta Monsieur Ednou.

— De toute façon, je n’ai pas vraiment le choix, répliquais-je.

— C’est vrai, me répondit-il. Mais vois-tu, je déteste forcer les élèves sans leur expliquer pourquoi et sans en avoir parlé avec leurs parents.

Quand il prononça ces mots, une pensée me vint à l’esprit.

— Est-ce que tous les parents savent pour les dons de leurs enfants ou est-ce vous qui leur apprenez ? le questionnai-je alors.

Soudain Ednou parut embêté : il crispa les mâchoires, et fronça les sourcils, puis il baissa la tête et fit mine de regarder quelque chose sur ses genoux, même s’il n’y avait rien. Ensuite, il esquissa un sourire et releva la tête pour me regarder.

— Tu es une jeune fille très intelligente, Tatiana...

— Mais ? l’interrompis-je.

— Pourquoi il y aurait-il forcément un « mais » à tout ce que l’on dit ?

Je me contentai de hausser les épaules.

— Je ne sais pas... dis-je.

Soudain, je sursautai : Ednou et moi entendîmes du bruit, comme une bagarre. C'était étonnant que ma « lisation » ne l'eût pas remarqué avant, il faudrait peut-être que j'aïlle dans cette école en fin de compte : je n'arrivais toujours pas à maîtriser ce pouvoir, il ne s'actionnait jamais quand il aurait dû.

Ednou tourna alors la tête vers la baie vitrée de la cuisine ouvrant tout droit sur la rue.

— Oh non ! s'écria-t-il. J'ai oublié que je les avais laissés seuls sans surveillance. (Il me regarda pensant sans doute que j'avais compris de quoi il parlait.) L'entretien a duré plus longtemps que je n'aurais cru, continua-t-il.

Il se leva de la chaise où il s'était installé, fit coulisser la porte de la baie vitrée, et sortit.